

**[poèmes]**

Mirella Faubert

---

Number 135, 2012

La prière

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68137ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Faubert, M. (2012). [poèmes]. *Moebius*, (135), 147–150.

## MIRELLA FAUBERT

penché sur d'autres lumières  
ton visage fuit  
le présent se vide de sa substance  
tu deviens demain

j'aurais pu mourir jusque-là  
tenir ta main  
la poussière est brève  
et l'heure éclate

j'aurais pu mourir jusqu'à toi  
les arbres ont fondu  
ton rire en sève magnifique  
brouille les pistes

je cherche dehors  
ce qui n'est plus  
que terre foulée aux pieds  
tous les combats réunis  
en un seul être  
et le vent  
qui claque contre nos tempes

une inquiétude  
de quoi mourrons-nous  
une fois les poisons épuisés  
tu ne réponds rien  
fixes nos mains  
sauvages parmi la foule

la gloire est un bien fade présent

que faire  
sinon chercher  
un lit comme un temple  
où mourir est une promesse

je voudrais taire  
ces voix qui craquent  
ces bruits de pas  
qui nous réveillent en pleine espérance

à bout de force  
tu fouilles les sens  
tes dents mordent la terre humide  
les moissons fertiles  
s'avancent en refrains écarlates

les soifs protègent nos vies  
à l'unisson ton corps capitule  
et sèche les venins

chaque enfance qui ploie  
contemple son gisant dis-tu  
mais les matins chauds de l'automne  
emportent pourtant si vite nos cœurs

tu collectionnes  
les rires des enfants  
de tout petits bibelots  
posés sur l'aventure

la fuite  
te rapproche de l'instant

un détail disperse les transparences  
et trace ta cinquième saison

jusqu'à ce que les feux  
allument nos gorges  
nos corps se tordent  
chênes centenaires  
des écureuils plein les branches

notre image vacille  
devant l'œil gris

des coups ravagés  
à la sortie du ciel  
nous marchons  
en des déserts d'os fondus

l'absence de dieu  
finalement

qui donc t'avait promis  
l'éternité

même le silence  
a ses mémoires  
que rien ne peut contraindre

une bourrasque  
remet en ordre le monde